

Mus barbatus.

Queue écailleuse, uniformément brunâtre à sa base. Sur une longueur de 3 centimètres, les écailles ne forment pas d'anneaux réguliers; sur les 1/4 centimètres suivants, on compte environ 112 à 115 anneaux: à l'extrémité, sur 3 centimètres et demi, les écailles ne forment plus d'anneaux.



Fig. 3. — *Mus barbatus* ♂.
Patte gauche de devant.



Fig. 4. — *Mus barbatus* ♂.
Patte gauche de derrière.

Moustaches très grandes et fournies, noires, sauf vers l'extrémité, qui est jaunâtre. Les plus longues mesurent 1/4 centimètres, et, repliées en arrière, elles atteignent presque la naissance de la cuisse.

Longueur du corps et de la tête.....	0, 27 cent.
Queue.....	0, 21
Pied.....	0, 06

Poils très doux, très fournis; les longs poils dépassent à peine le poil sous-jacent et ayant environ un centimètre et demi.

NOTE SUR L'ŒSTRELATA FEE, PROCELLARIEN DES ÎLES DU CAP-VERT.

PAR M. E. OUSTALET.

M. Armand de Montrond, propriétaire à l'île de Fogo, dans l'archipel du Cap-Vert, a adressé tout récemment à M. le Directeur du Muséum, par l'intermédiaire d'un de ses amis, la dépouille d'un Pétrel, qui m'a été remise

et que j'ai immédiatement pu rapporter à l'espèce désignée par M. le comte Salvadori sous le nom d'*OEstrelata Fée* ⁽¹⁾. Cette espèce est restée pendant longtemps confondue avec l'*OEstrelata mollis* Gould ⁽²⁾ et n'a été distinguée qu'en 1899, à cause de légères différences dans la taille et le mode de coloration. L'*OEstrelata Fée* est de taille plus forte que l'*OEstrelata mollis* : elle a la poitrine blanche, sans bande grise, et les flancs plus fortement rayés de gris. D'un autre côté, l'*OEstrelata mollis* qui fréquente les parties méridionales de l'océan Atlantique et de l'océan Indien, et principalement les parages de l'île Kerguelen, des îles Saint-Paul et Amsterdam et de l'Australie, ne dépasse pas l'équateur et reste très probablement en deçà du 20° ou même du 30° parallèle, sa limite inférieure étant formée par le 50° parallèle ⁽³⁾ : au contraire, l'*OEstrelata Fée* ne se trouve que dans les parages des îles du Cap-Vert, de Madère et, peut-être, des Canaries. Il paraît donc exister entre les aires occupées par les deux espèces ou, peut-être, par les deux races d'une même espèce, un large hiatus qui expliquerait les différences que M. Salvadori a signalées entre les deux formes et que j'ai pu vérifier moi-même.

C'est à l'*OEstrelata Fée* que se rapportent, d'après M. Salvadori, les spécimens, désignés à tort sous le nom d'*OEstrelata mollis*, qui ont été trouvés non pas sur l'île de Madère même, mais dans les îlots environnants, à Porto-Santo, à l'île de Baixo, en face de Porto-Santo, sur le petit groupe de rochers des Desertas et à Saõ-Nicolao, dans l'archipel du Cap-Vert. L'île de Fogo, ou île de Feu, qui appartient à ce dernier archipel, constitue une nouvelle station de l'espèce.

D'après les renseignements fournis par M. de Montrond dans une lettre qui accompagnait l'envoi du spécimen, l'*OEstrelata Fée* est désignée, par les habitants des îles du Cap-Vert, sous le nom de *Ghon-Ghon* ⁽⁴⁾, à cause du cri que l'Oiseau fait entendre la nuit en volant. Ce cri, un peu tremblé, se prolonge pendant environ quatre secondes : celui du mâle est dans le diapason du baryton, celui de la femelle d'un octave plus élevé.

Comme tous les Oiseaux du même genre, les Pétrels de cette espèce sont nocturnes et carnivores ⁽⁵⁾. Sur les îles du Cap-Vert, ils creusent, dans le lit des torrents desséchés, à une altitude de 800 à 1,200 mètres, des terriers de 3 à 4 mètres de profondeur et y construisent des nids formés de petites branches où ils pendent deux œufs. « Ils ne paraissent qu'à la fin du mois de

⁽¹⁾ *Ann. Mus. Cic. Gen.*, 1899, 2^e série, t. XX, p. 305, et *Ibis*, 1900, t. VI, p. 302.

⁽²⁾ *Ann. Nat. Hist.*, 1844, t. XIII, p. 363, et *Birds of Australia*, 1848, t. VII, pl. L, O. SALVIN, *Cat. Birds Brit. Museum*, 1896, t. XXV (part).

⁽³⁾ T. SALVADORI, *Ibis*, 1900, t. VI, p. 302.

⁽⁴⁾ Ou *Gou-Gou*.

⁽⁵⁾ C'est sans doute à cause de ses habitudes nocturnes que l'Oiseau avait été considéré par M. de Montrond comme un *petit Hibou de mer*.

décembre, après les pluies, écrit M. de Montrond, et on les entend pousser toutes les nuits leurs cris lugubres, tantôt réunis en bandes et volant autour d'anciens cratères, ou bien par paires et se dirigeant du côté de la mer, mais à une hauteur qui n'est pas moindre de 1,500 à 2,000 mètres. Ce qu'il y a de curieux, c'est que jamais les pêcheurs n'ont vu ni entendu ces Oiseaux au bord de la mer, ce qui me fait croire qu'ils se rendent sur les grands banes de Fucus de la mer des Sargasses qui se rencontrent à l'Ouest des îles; du reste, on a trouvé dans leurs terriers des résidus de Fucus; probablement ils se nourrissent des petits Crustacés qui se trouvent dans ce Fucus.

« Au mois de juillet, époque à laquelle commencent les pluies, ces Oiseaux disparaissent complètement, et on ne sait où ils passent les quatre mois des pluies; dans leurs terriers? Non, puisque les torrents où ces terriers sont situés sont continuellement submergés par des pluies torrentielles. Du reste, quand vient le mois de novembre, on rencontre dans le lit des torrents le sable fraîchement remué à l'entrée des terriers qui ont été comblés par les pluies et le courant, ce qui prouve que ces Oiseaux, très intelligents, sont venus déblayer leurs repaires. »

M. de Montrond fait remarquer que c'est à l'époque de l'accouplement et de la reproduction que les Pétrels de l'espèce *OEstrelata Fœ* quittent leurs domaines maritimes pour devenir des Oiseaux terrestres, au moins pendant le jour, jusqu'au moment où leurs petits sont aptes à voler; ils disparaissent alors et redeviennent des Oiseaux marins. Comme ils sont très sauvages, leur capture ne peut être opérée que de la façon suivante: « On introduit dans les terriers, dit M. de Montrond, une longue tige faible, à l'extrémité de laquelle on a fixé quelques chiffons. L'Oiseau, à son contact, se précipite sur les chiffons et y implante ses griffes, et comme il ne lâche plus, on peut le retirer de son trou. »

En préparant le spécimen qu'il a envoyé au Muséum et qui était une femelle, M. de Montrond a remarqué que le cou était fortement musclé et de la grosseur du petit doigt; la poitrine était aussi très charnue et recouverte d'une épaisse couche de graisse. Cette graisse est très réputée dans le pays pour la guérison des rhumatismes, probablement, dit M. de Montrond, à cause de l'iode qu'elle doit contenir. L'œil de l'Oiseau est rond, d'un noir bleuâtre au centre et d'un noir de jais extérieurement. Les pattes sont, pendant la vie, d'une teinte rosée très tendre, avec quelques taches pigmentaires d'un gris noirâtre. Les ongles sont moins développés chez les femelles que chez les mâles. Les plumes de la tête et du cou ne sont pas couchées, mais un peu redressées verticalement, ce qui donne à ces parties un aspect velouté.

Profitant de l'offre obligeante de M. de Montrond, le Muséum cherchera certainement à obtenir des nids, des œufs et des individus des deux sexes de l'*OEstrelata Fœ*. Si, comme le pense M. le comte Salvadori, cette forme est

constamment distincte de l'*OEstelata mollis*, nous avons ici un exemple de cantonnement d'un Oiseau de mer analogue à celui qui nous est fourni par le *Puffinus Edwardsi* que j'ai fait connaître, il y a quelques années ⁽¹⁾, d'après un spécimen rapporté de l'ilot Branco (iles du Cap-Vert) par l'expédition du *Talisman* et qui paraît avoir été décrit à nouveau par M. Alexander, sous le nom de *Puffinus Marie* ⁽²⁾.

TEXTES INÉDITS CONCERNANT LES TORTUES DE TERRE GIGANTESQUES
DE L'ÎLE JUAN DE NOVE (I. FARQUHAR) [OCÉAN INDIEN],

PAR M. A. A. FAUVEL, CORRESPONDANT DU MUSÉUM.

En 1892, nous avons eu l'heureuse chance de découvrir dans les grandes Archives du Dépôt des cartes et plans de la Marine, à Paris, les journaux de bord originaux des capitaines des navires de la Compagnie des Indes orientales le *Charles* et l'*Élizabeth*, les sieurs Jean Grossin et Lazare Picault, envoyés en 1742, par Mahé de la Bourdonnais, étudier les îles signalées par les navigateurs portugais au N. E. de Madagascar, sur la route du cap de Bonne-Espérance aux Indes.

Au cours de ce voyage, ils découvrirent plusieurs îles nouvelles et fixèrent la position d'un certain nombre d'autres, qui étaient fort inexactement placées sur les cartes que l'on possédait alors.

En tout cas, c'est à eux qu'on doit la première description d'Agalega, de Jean de Nove «João da Nova, des Portugais», et de l'archipel des Seychelles dont Lazare Picault acheva la reconnaissance à un second voyage en 1744.

En feuilletant ces intéressants manuscrits, dont nous avons le premier signalé l'existence dès 1893 ⁽³⁾, nous y avons trouvé la mention de Tortues de terre gigantesques sur l'île de Juan de Nove, aujourd'hui nommée île Farquhar par les Anglais.

Comme nous croyons que cette découverte a échappé aux différents auteurs qui se sont occupés de l'histoire de ces animaux, entre autres : M. Th. Sauzier ⁽⁴⁾, M. le Dr Günther, M. le Dr Léon Vaillant ⁽⁵⁾, M. H. Froidevaux ⁽⁶⁾,

(1) *Annales des Sciences naturelles, Zoologie*, 1883, 6^e série, t. XVI, art. n^o 5.

(2) *Ibis*, 1798, a. 92. D'après ce que m'a écrit M. le comte T. Salvadori, cette espèce serait identique à la mienne, et le nom de *Puffinus Marie* devrait tomber en synonymie.

(3) *Revue française de l'étranger et des colonies*, 15 mai 1895. L'archipel des Seychelles. Étude de cartographie.

(4) *Les Tortues de terre gigantesques des Mascareignes et de certaines autres îles de la mer des Indes*. Brochure in-8^o, 32 pages, 3 gravures. Paris, G. Masson, 1893.

(5) Nouveaux documents historiques sur les Tortues terrestres des Mascareignes et des Seychelles (*Bull. du Muséum d'histoire naturelle*, 1899, n^o 1, p. 19-23).

(6) Textes historiques inédits ou peu connus relatifs aux Tortues de terre de l'île Bourbon. [*Bull. du Muséum d'His. nat.* (1899, n^o 5, p. 214).]